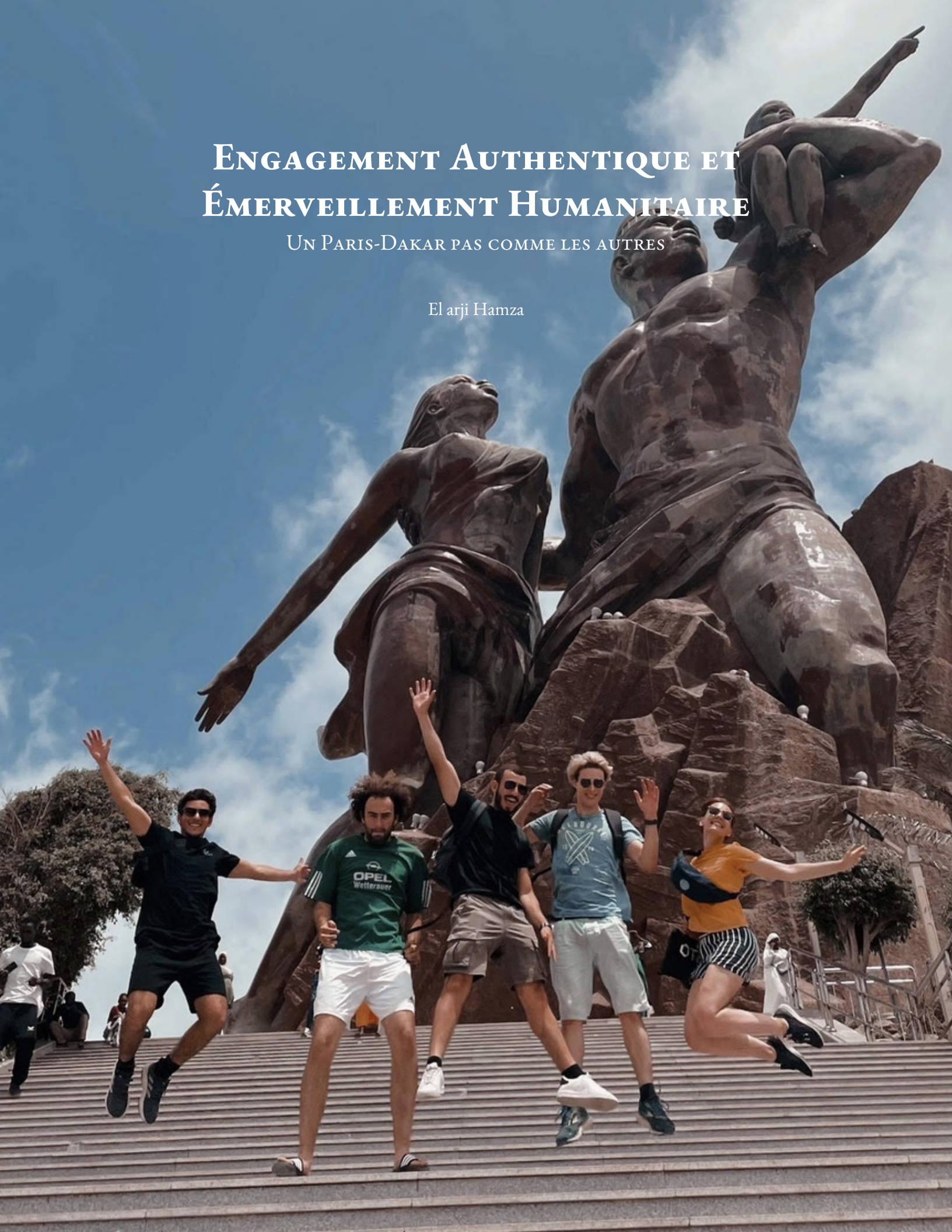


ENGAGEMENT AUTHENTIQUE ET ÉMERVEILLEMENT HUMANITAIRE

UN PARIS-DAKAR PAS COMME LES AUTRES

El arji Hamza



Author's Note: Il faut vivre les uns pour les autres et non pas les uns contre les autres.

Premier edition, published in 2023.

Copyright 2022–2023

Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons “Attribution – Pas d’utilisation commerciale – Partage dans les mêmes conditions 3.0 non transposé”.



ISBN: 978-01062023



TABLE DES MATIÈRES

1	Introduction	3
2	La Pré-mission : le début de la course contre la montre	4
	Imaginer la mission	4
	Prospection financière et de projet	4
	Peaufiner le projet	5
	LA rencontre, LE projet	6
	Organisation logistique	6
	La dernière ligne droite	7
	Volontourisme : comment avoir un réel impact?	8
3	Mission Sénégal : Kouré et Kobilò, une Aventure Humanitaire	11
	1er jour au Sénégal	11
	Kouré-Mbatar	12
	Kobilò	19
4	Réflexions post-mission	25
	Entre Pudeur et timidité	25
	La notion du temps, la non importance d'être à l'heure, un retard d'office	25
	La place de la femme au Sénégal	26
	Politique et passé colonial	27
	L'amour dans toute sa complexité	28

INTRODUCTION

Lorsque j'ai intégré Télécom, il m'a paru évident de m'impliquer immédiatement dans une association humanitaire. Cela constituait une continuation naturelle de mon engagement bénévole, que j'avais commencé en terminale au Maroc. Chacun des axes d'activités de l'association Telespoir suscitait mon grand intérêt, mais c'est la réalisation d'une mission humanitaire à la fin de l'année qui m'a particulièrement enthousiasmé. Et en effet, cette expérience au Sénégal a été une véritable révélation.

Avant mon départ, mon objectif était que ce voyage me permette de prendre conscience de la chance que j'ai de vivre en France. En revenant, j'avais effectivement acquis cette perception. Cependant, ce n'était pas tout. J'ai également réalisé à quel point le bonheur pouvait résider dans la simplicité et que tout geste compté. Le moindre sourire échangé avec les populations locales et notamment les enfants, était ancré à tout jamais dans ma mémoire. Les résidents de Kouré Mbattar ou encore ceux de Kobilou, se contentaient de peu pour être heureux. Et surtout, malgré leurs modestes moyens, ces gens nous ont accueillis chaleureusement partout où nous allions, tout en nous traitant comme des rois.

Ainsi, même si nos logements étaient rudimentaires et les commodités limitées, ce qui me marque le plus, ce sont les délicieux Thiéboudiène préparés avec amour chaque jour, les beignets offerts par les femmes du village, et la façon dont nous avons été invités à partager des repas par des personnes qui ne nous connaissaient pas. Leur générosité et leur bienveillance ont profondément marqué mon séjour.

L'objectif de cet ouvrage est donc de vous inviter à vous joindre à nous dans cette aventure extraordinaire.

LA PRÉ-MISSION : LE DÉBUT DE LA COURSE CONTRE LA MONTRE

IMAGINER LA MISSION

Les prémices de cette extraordinaire aventure se dessinent à l'orée d'août 2022, lorsque j'entends parler de la mission humanitaire au Maroc menée par l'association Telespoir. Bien que je sois déjà conscient de l'existence de cette association, mes connaissances à son sujet étaient jusqu'alors limitées, se résumant à leurs maraudes et la gestion d'une épicerie solidaire. À travers les pages de ce post Instagram, dévoilant leurs récits empreints d'aventure, une certitude fulgurante s'empara de moi : je devais impérativement rejoindre les rangs de cette association.

Après de multiples entretiens, et un poste de vice-président acquis, il était temps pour moi et la nouvelle équipe de forger les fondations de notre projet à venir. Nous voilà en février, et notre mission devait prendre son envol dès le 1er juillet. La première étape consista à découvrir parmi les membres de Telespoir ceux qui désiraient ardemment participer à cette mission humanitaire. Nous n'étions que trois. Malheureux mais non impossible. Ensuite la deuxième étape à consister en la sélection d'une destination. Nous avons d'abord choisi le continent, puis avons choisi quelques pays. Tout d'abord, nous avons jeté notre dévolu sur le vaste continent africain. En effet, les billets d'avion sont plus accessibles que ceux pour l'Asie, et de plus, de nombreux pays africains sont francophones ou anglophones, facilitant ainsi notre communication sur le terrain. Pour ce qui est du choix du pays, notre prochaine étape consista à trier les options en fonction de leur niveau de sécurité. Une fois que cette liste a été établie nous avons entamé les prospections.

PROSPECTION FINANCIÈRE ET DE PROJET

Le tout premier obstacle, et sans doute le plus redoutable, résidait dans la quête de financements et la conception d'un projet concret. Dépourvus de l'un et de l'autre, nous étions pris dans un cercle vicieux difficile à briser. Chaque jour, nous rédigeons des mails sans relâche, même si l'espoir semblait s'amenuiser au fil du temps. Notre boîte de réception était remplie de réponses automatiques et de refus polis, mais nous ne perdions pas courage. Nous savions que notre idée était solide, que notre passion était sincère, et que si nous continuions à persévérer, nous finirions par trouver quelqu'un qui partagerait notre vision. En parallèle, nous avons affiné notre projet. Nous avons travaillé dur pour transformer nos idées abstraites en un plan concret et détaillé. Cela signifiait effectuer des recherches approfondies, élaborer des projections financières réalistes et peaufiner notre argumentaire pour montrer que nous étions non seulement

passionnés, mais aussi prêts à transformer notre vision en réalité.

Jusqu'au jour où nous avons reçu un mail d'Intelcia qui a décidé de reconduire son partenariat. Ce fut un moment de jubilation pour toute l'équipe. Intelcia était une entreprise de renom dans notre secteur, et leur soutien financier et stratégique était précieux. Le fait qu'ils aient choisi de continuer à travailler avec nous était une validation majeure de la valeur de notre projet.

PEAUFINER LE PROJET

Tous les jours, notre détermination ne faiblissait pas, et nous nous lançions inlassablement dans la quête d'un projet, explorant toutes les pistes possibles. Nos recherches nous conduisaient vers des contacts précieux, nous épluchions des comptes Instagram inspirants, et nous scrutions avec minutie les moindres recoins des sites web, espérant dénicher l'opportunité qui transformerait notre rêve en réalité. Chaque nouvelle découverte, chaque espoir entrevu, nous rapprochait un peu plus de l'objectif ultime.

Grâce au site France volontaire, une lueur d'espoir émergea de notre quête acharnée. Nous avons déniché notre premier projet, niché en plein cœur de Dakar. Il s'agissait du Centre de la sous-section départementale de Guédiawaye de l'Association Nationale des Handicapés Moteurs du Sénégal (A.N.H.M.S). Nous nous sommes retrouvés à maintes reprises en d'innombrables réunions avec le directeur de cette association, cherchant ardemment à saisir pleinement les contours et les aspirations de ce projet. Ces rencontres, bien que riches en potentiel, étaient souvent émaillées d'interruptions dues à des problèmes de connexion, ajoutant un élément imprévisible à nos échanges. De plus, les objectifs du projet se dévoilaient parfois dans une certaine opacité, créant un défi supplémentaire. De ce que nous avons compris, le centre associatif contient une grande salle polyvalente. Toutefois, depuis trois ans, elle se trouvait inondée durant la saison des pluies, entravant son utilisation dans divers domaines essentiels. Cette salle multifonctionnelle servait à la formation en couture, à la transformation des céréales, aux réunions et rencontres entre acteurs, et bien d'autres activités vitales pour la communauté.

Face à cette situation critique, l'association a pris la décision de faire appel à une expertise afin d'identifier les causes de ces inondations et de trouver des solutions durables. Le constat est sans appel, d'importants travaux sont nécessaires. C'est à ce moment précis que des coquilles et des zones d'ombre ont commencé à s'insinuer dans notre projet. En effet, mon équipe et moi-même éprouvions des difficultés à discerner notre rôle concret sur place. Les travaux nécessaires étaient d'envergure, et à part apporter un soutien financier, il semblait que nous n'avions que peu d'influence sur la réalisation matérielle du projet. De plus, il était essentiel de tenir compte du fait que Telespoir avait pour objectif de lutter activement contre le volontourisme, une préoccupation à

laquelle nous avons consacré un chapitre entier de nos réflexions. En conséquence, il nous incombait de veiller scrupuleusement à ce que le projet que nous envisagions soit parfaitement en accord avec nos valeurs fondamentales et nos principes éthiques. Nous avons donc dû abandonner ce projet.

LA RENCONTRE, LE PROJET

Quand tout semblait perdu, à trois mois du départ, un rayon d'espoir a surgi sous la forme de Cheikh. Cet entrepreneur franco-sénégalais, qui était également le directeur de l'association "Les Grands Frères et Sœurs de Sartrouville", croisa notre chemin. Nous avons eu la chance d'obtenir son contact grâce à une camarade de promotion sénégalaise, qui s'est avérée être une précieuse source de connexion dans cette aventure.

Son association avait pour noble mission l'envoi de médicaments depuis la France vers le Sénégal. C'est pour cela que tout naturellement il nous avait généreusement proposé un projet au sein d'une sorte de centre hospitalier, où nous aurions eu l'opportunité de rénover certaines ailes du bâtiment. Notre contribution s'étendait non seulement à l'aspect financier, mais également à l'apport d'un soutien moral précieux. Toutefois nous étions retissant. En effet, nous sommes ingénieur et en aucun cas médecin. Nous désirions ardemment un projet, mais il était hors de question de faire des compromis sur nos valeurs et notre éthique. Le choix de ce projet aurait pu facilement être perçu comme du volontourisme, étant donné notre absence de compétences médicales et le risque que notre impact sur place ne soit que passager.

Après de nombreuses discussions et réunions intenses, nous sommes finalement parvenus à identifier LE projet idéal : Kouré Mbatar.

ORGANISATION LOGISTIQUE

Nous avons reçu une multitude de photos du site de Kouré Mbatar, et un constat s'imposa rapidement : les salles de classe de cette petite école étaient dans un piteux état. Tout semblait devoir être reconstruit de fond en comble. Le côté positif de la situation était que nous avions la possibilité d'avoir un impact réel et significatif. Cependant, le revers de la médaille était que les besoins étaient si immenses que nous ne pourrions malheureusement pas tout rénover.

C'est ainsi que nous avons entamé les négociations pour établir un devis. Parmi la longue liste des éléments à rénover, nous avons soigneusement sélectionné ceux que nous considérions comme essentiels, puis nous avons élaboré un devis pour ces travaux prioritaires. C'est ainsi que nous avons fait la connaissance de notre deuxième mentor, Badara. Cet architecte nous a accompagnés tout au long de notre séjour, jouant un rôle crucial dans la gestion et la réalisation de ce projet. Ses compétences en BTP et en architecture étaient précieuses pour déterminer les priorités des travaux et pour négocier

les devis de manière éclairée.

Alors que le projet initial à Kouré Mbatar commençait à prendre forme, nous avons été confrontés à une opportunité inattendue : l'extension du projet à une deuxième destination, le village de Kobilò, à 10h de Dakar. Là aussi, les besoins étaient criants, et notre engagement grandissait au fur et à mesure que nous découvrions les défis qui attendaient cette communauté. Cette extension a marqué un tournant dans notre mission humanitaire, nous poussant à repousser nos limites pour offrir un soutien concret à deux villages en quête d'amélioration.

Étant donné l'ampleur du projet, nous avons pris la décision stratégique de recruter de nouveaux membres extérieurs à Telespoir, élargissant ainsi notre équipe de volontaires. Cette décision marquait une étape cruciale dans la réalisation de notre mission humanitaire et dans la concrétisation de notre vision pour les villages de Kouré Mbatar et de Kobilò. Ces nouveaux membres, motivés par le même désir d'apporter une réelle transformation, ont apporté leurs compétences et leurs perspectives fraîches, enrichissant notre approche et renforçant notre capacité à répondre aux besoins divers de ces communautés sénégalaises. C'est ainsi que Sacha, Servane, Celio et Marie ont rejoint nos rangs.

LA DERNIÈRE LIGNE DROITE

Enfin, à un mois seulement de notre mission, l'excitation et la tension sont à leur paroxysme. Chacun de nous est plongé dans les préparatifs frénétiques, consacrant toute son énergie à l'organisation minutieuse de notre arrivée. Les vaccins, les médicaments, les vêtements adaptés, tout est soigneusement scruté et préparé dans les moindres détails. En ce qui me concerne, les vaccins ne représentaient pas une préoccupation supplémentaire. En effet ayant vécu 13 ans en Guinée, j'étais déjà à jour dans mes vaccinations, ce qui constituait un soulagement dans cette période trépidante de préparation à notre mission. Cela m'a permis de me concentrer pleinement sur les autres aspects de notre voyage à savoir ma valise ! J'ai veillé à sélectionner des vêtements légers et résistants, indispensables pour affronter les conditions locales. La prochaine étape essentielle consiste à préparer ma trousse de secours. Elle sera un atout précieux pour nous permettre de nous soigner dans toutes les conditions que nous pourrions rencontrer lors de notre mission. Il est impératif de s'assurer que nous disposions de tous les médicaments et du matériel médical nécessaire pour faire face aux éventuelles situations d'urgence et aux besoins de santé basiques. Cela garantira notre sécurité et notre bien-être tout au long de notre voyage humanitaire.

À seulement deux jours du grand départ, la fièvre de l'excitation est à son comble. Nous décidons de contacter Cheikh, notre maître de stage et précieux guide dans cette aventure, pour lui demander de nous aider à trouver un logement pour notre première

nuit au Sénégal, ainsi qu'un moyen de transport pour nous y rendre.

Nous sommes prêts ! La nuit du 30 janvier restera à jamais gravée dans ma mémoire. J'éprouvais un sentiment étrange mêlant apaisement, inquiétude et excitation. C'était le moment où notre aventure humanitaire tant attendue allait enfin débiter, et toutes ces émotions contradictoires s'entremêlaient en moi.

VOLONTOURISME : COMMENT AVOIR UN RÉEL IMPACT ?

Avant de continuer ce récit, j'aimerais bien aborder un sujet qui me tient particulièrement à cœur, à savoir le volontourisme. Cette notion cruciale est ancrée dans nos valeurs et a soulevé de nombreuses interrogations tout au long de notre mission.

En effet, l'appétence des citoyens pour le volontariat est bien réelle. Toutefois, devant un nombre limité d'opportunités à l'international, des alternatives se développent, parfois en contrepartie de sommes d'argent importantes et pour des projets ayant au mieux aucun impact sur le terrain, au pire des effets néfastes sur les communautés et les volontaires eux-mêmes. Il s'agit du phénomène du « volontourisme ».

Forme de tourisme conjuguant voyage et engagement volontaire, le volontourisme promet à des individus désireux de s'engager pour une cause, la découverte de nouvelles cultures tout en venant en aide à des communautés locales. Si les intentions de départ paraissent louables, dans les faits, des organisations proposent des séjours payants dont le modèle économique repose sur les profits tirés de cet engagement volontaire, bien souvent au détriment de l'intérêt général. Jouant sur la quête de sens des personnes en désir d'engagement, ces pratiques dérogent aux principes de qualité du volontariat. Cette "marchandisation" du secteur du volontariat entraîne des dérives dont les effets peuvent être plus ou moins graves pour les communautés d'accueil.

L'humanitaire est un domaine complexe, avec des principes exigeants et qui requiert l'implication de personnes spécialement formées à cette fin. Les organisations de volontourisme proposent bien souvent des missions spécifiques, accessibles sans compétence, ni diplôme adéquat, alors même qu'il serait impossible de les réaliser en France dans ces conditions. C'est le cas par exemple de Français qui délivreraient des cours d'anglais à des enfants au Vietnam, sans expérience ni compétences avérées dans l'enseignement. Les cours dispensés par des volontaires ne sont souvent pas au niveau des standards d'éducation, ne suivent pas les programmes d'enseignement locaux et ne participent pas véritablement au développement intellectuel des enfants. De plus, le changement fréquent de volontaires peut favoriser ou déclencher des troubles de l'attachement et de l'abandon parfois déjà présents chez les enfants. Les actes médicaux, paramédicaux ou autres actions dans le domaine de la santé, peuvent conduire à des situations de mauvais traitement et à la mise en danger de la vie d'autrui. Enfin, la popularité grandissante

du volontariat en orphelinat a contribué à alimenter une industrie qui exploite les enfants et les bonnes intentions des individus à des fins mercantiles. Cela a fait exploser le nombre d'orphelinats dans les régions touristiques de pays en voie de développement. Au Cambodge, par exemple, le nombre d'orphelinats a augmenté de 60 % entre 2005 et 2015 à Siem Reap et Phnom Penh. Au Népal, 80% des orphelinats sont situés dans les trois villes les plus touristiques du pays.

Le volontourisme véhicule ainsi l'idée que l'humanitaire consiste à faire les choses à la place des communautés plutôt que de leur fournir les clés et les outils utiles à leur développement économique et social. Et pire que tout, cette logique sous-entend que même sans formation technique et uniquement avec de la bonne volonté, le volontaire étranger est toujours plus instruit et capable d'œuvrer efficacement que la personne vivant dans le pays en question. Cela démontre donc que les structures de tourisme humanitaire ne sont pas des associations ni des organisations à but non lucratifs, mais bel et bien des entreprises dont le but est de réaliser des profits. Leur business exploite ainsi d'une part la pauvreté des communautés qu'ils exhibent et d'autre part, la bonne volonté et le portefeuille des volontaristes, d'autant plus que les sommes demandées sont sans commune mesure avec les niveaux de vie réels constatés sur place. Et quoi que ces agences puissent dire pour contredire ces affirmations, l'impact de leurs actions est négatif et contre-productif.

Mais donc, comment avons-nous fait pour éviter le volontourisme? Voici nos règles d'or :

1. **SAVOIR OÙ VA SON ARGENT** : S'il est normal de payer pour le logement et la nourriture, assurez-vous que votre argent va bien au bon endroit, et n'hésitez pas à questionner l'organisme à ce propos.
2. **S'ASSURER QU'ON PEUT AVOIR UN IMPACT** : il est important de s'assurer que l'on pourra réellement avoir un impact sur place. Si vous voulez vraiment aider, utilisez vos compétences et vos connaissances pour soutenir la communauté locale de manière durable.
3. **RESPECTEZ LA CULTURE LOCALE** : Avant de partir, informez-vous sur la culture locale et les coutumes de la communauté que vous allez aider. Respectez les règles locales, habillez-vous modestement et apprenez quelques mots de la langue locale pour communiquer avec les habitants. Ne soyez pas condescendant. Évitez de vous comporter comme si vous étiez supérieur aux gens que vous aidez. Traitez-les avec respect et dignité et reconnaissez que leur culture peut être différente de la vôtre.
4. **ÉVITER DE DISTRIBUER DE L'ARGENT OU DES CADEAUX** : Le fait de distribuer de l'argent ou des cadeaux peut causer des déséquilibres économiques et créer une dépendance à l'égard des bénévoles. Il est préférable de

travailler avec des organisations locales pour soutenir les projets de développement à long terme.

5. **NE PRENEZ PAS DE PHOTOS INSENSIBLES :** Avant de prendre des photos, demandez la permission de la personne concernée. Évitez de prendre des photos insensibles qui pourraient être considérées comme offensantes ou envahissantes

C'est en connaissance de l'ensemble de ces problématiques que nous avons construit notre projet et avons fait attention à l'ensemble de nos faits et gestes.

MISSION SÉNÉGAL : KOURÉ ET KOBILO, UNE AVENTURE HUMANITAIRE

IER JOUR AU SÉNÉGAL

Le 1er juillet, c'est le jour tant attendu, le jour J. Je me réveille à 8 heures du matin, mais l'excitation est telle que je ne parviens plus à rester tranquille. D'un côté, j'ai une impatience grandissante à l'idée d'arriver au Sénégal, et de l'autre, une appréhension considérable quant à nos conditions de vie à venir. Je vérifie une dernière fois l'ensemble de mes documents, comprenant mon passeport, mon billet, mon carnet de vaccination, et c'est parti, cap sur Orly.

Celio et moi optons pour le bus 91.10 afin de nous rendre à Orly. La tension est palpable, car tous les deux, nous nous sentons un peu perdus. Nous nous posons de multiples questions sur nos futures conditions de vie, les moyens de transport sur place, le climat, notre intégration au sein de la population locale, et bien d'autres aspects. En résumé, le stress est bien présent.

Après avoir enregistré nos bagages et franchi la douane, le reste de l'équipe nous rejoint, et ensemble, nous embarquons à bord de l'avion. Nous faisons une première escale à Lisbonne. À ce stade, nous sommes déjà tous assez fatigués, mais nous savons qu'il nous reste encore quelques heures de vol avant d'atterrir. L'impatience de découvrir le Sénégal l'emporte sur la fatigue.

Nous arrivons enfin à Dakar. Il est 23h. Dès que nous descendons de l'avion, une bouffée d'air chaud enveloppe chacun d'entre nous. La température avoisine les 30 degrés, un accueil brûlant qui nous saisit à notre arrivée. Nous récupérons nos valises et nous nous dirigeons vers la douane. J'éprouve une anxiété intense à l'idée de passer la douane sénégalaise, craignant que nous soyons arrêtés pour un contrôle approfondi de nos vaccins, voire même que nos médicaments nous soient retirés. En effet, j'ai déjà vécu à plusieurs reprises des situations similaires en Guinée. La police locale, cherchant à augmenter ses revenus, n'hésite pas à maltraiter les touristes. Heureusement, ce soir-là, la douane sénégalaise s'est montrée clémentine à notre égard.

À notre sortie de la douane, nous faisons la connaissance de Cheikh pour la première fois. Il est venu nous récupérer pour nous apporter son aide lors de cette première nuit. Grâce à ses conseils avisés, nous prenons la décision d'investir dans des cartes SIM avec accès à internet.

Le début de la mission commence dès notre sortie de l'aéroport, et déjà nous faisons face à notre premier obstacle. Dans de nombreux pays d'Afrique, il est courant de trouver des individus qui proposent de transporter les valises des voyageurs en échange d'un

petit pourboire. Cependant, ces personnes peuvent parfois se montrer excessivement insistantes, voire agressives. C'est précisément ce qu'a vécu Celio, qui, n'étant pas familier avec cette pratique, a cru à tort qu'on tentait de lui dérober sa valise. Cette situation est devenue encore plus cocasse lorsque j'ai croisé le regard anxieux et perdu de Celio, qui observait sa valise s'éloigner lentement de lui.

Dans la voiture, nous avons eu l'occasion de faire la connaissance de Cheikh, cet entrepreneur franco-sénégalais mystérieux qui avait décidé de nous tendre la main et de nous accompagner dans ce projet. Il nous installe, et nous avons de la chance, car l'aéroport n'est pas si éloigné du centre-ville. L'appartement dans lequel nous avons été accueillis était très spacieux, bien décoré et confortable. Enfin, nous avons pu profiter d'une agréable douche chaude.

Exténués, nous nous dirigeons vers nos lits et nous nous couchons. À cet instant, une première question me traverse l'esprit : sommes-nous en train de faire du volontourisme ? Pour l'instant, il semble que oui. Un groupe de jeunes débarquant dans une contrée lointaine, aspirant à changer le monde, et passant leur première nuit dans un vaste appartement climatisé... Je reprends mes esprits, me convaincs que nos intentions sont sincères, et me rappelle que c'est seulement notre première nuit.

Le lendemain matin, à notre réveil, nous avons pris la décision d'explorer le quartier et de savourer un petit déjeuner local. Cette expérience présentait des similitudes étonnantes avec ce que j'avais déjà vécu en Guinée. Les rues étaient poussiéreuses, certains murs étaient délabrés, et ce qui était particulièrement étonnant, c'était la présence de groupes d'enfants dans les rues qui semblaient nous suivre et nous solliciter pour de l'argent. Après avoir terminé notre petit-déjeuner, Cheikh vient nous récupérer pour nous emmener visiter le village de Kouré-Mbatar.

Cette excursion nous a offert l'opportunité de découvrir la ville en voiture, et nous avons été émerveillés par la beauté de certains coins de Dakar. Kouré-Mbatar se trouve à environ 2 heures de Dakar, et à mesure que nous nous éloignons du centre-ville, le paysage se transformait. Nous étions de plus en plus immergés dans la campagne sénégalaise, loin de l'agitation urbaine. Les paysages se déployaient devant nos yeux, révélant la véritable essence du pays. Les routes s'étiraient à perte de vue, traversant des étendues de savane et des villages paisibles. Nous étions véritablement immergés dans la "cambrousse". Le calme qui régnait nous permettait d'apprécier la beauté brute de la nature, avec ses champs, ses arbres majestueux et ses habitants vaquant à leurs occupations quotidiennes. Chaque kilomètre parcouru nous rapprochait un peu plus de Kouré-Mbatar, de notre destination finale, et de l'aventure qui nous attendait.

KOURÉ-MBATAR

Avant de nous rendre au village de Kouré, nous faisons une halte dans la ville la plus proche, Mékhé. Nous déposons nos valises dans un logement, en l'occurrence un centre sportif qui dispose de chambres. Nous décidons également de changer de véhicule, car Cheikh ne souhaite pas endommager le sien. Nous nous répartissons dans différents véhicules que nous avons loués spécialement pour l'occasion. Cette manœuvre est nécessaire car la route à venir est en très mauvais état, cabossée et difficilement praticable. Je me retrouve à côté de Chloé, assis dans ce qui ne ressemble en rien à un véhicule, mais plutôt à un triste "bout de tôle ambulante". Les sièges étaient défoncés, les coussins criblés de trous laissaient apercevoir la mousse usée par le temps. Le volant, autrefois fièrement noir, était désormais rongé et écaillé, portant les cicatrices de milliers de kilomètres parcourus. Le frein à main gisait brisé, semblant se moquer de notre entreprise. Une épaisse couche de poussière recouvrait chaque recoin du tableau de bord. Les portes, elles aussi, avaient vu des jours meilleurs. Certaines s'ouvraient avec réticence, grinçant comme pour exprimer leur désaccord, tandis que d'autres semblaient avoir fait vœu de rester closes, défiant toute tentative d'ouverture. Devant ce tableau surréaliste, nous nous demandons sincèrement comment ce véhicule parvient encore à avancer sur la route cahoteuse qui s'annonce.

Nous parvenons miraculeusement au village, sains et saufs malgré les péripéties sur la route. À notre arrivée, une grande assemblée nous accueille chaleureusement. Tous les cadres et les représentants de l'école étaient présents pour nous recevoir. Le chef du village lui-même se tenait parmi eux, prêt à nous accueillir. Parmi les personnes présentes, nous pouvions distinguer clairement la directrice de l'école, accompagnée de quelques enseignants dévoués. Les représentants des parents d'élèves et des mères d'élèves avaient également fait le déplacement, démontrant ainsi leur engagement envers l'éducation de leurs enfants. Le trésorier, le secrétaire général, ainsi que le président et le vice-président de l'école complétaient cette hiérarchie bien établie qui se tenait devant nous, prête à nous accueillir et à échanger sur notre mission.

Après un discours émouvant, prononcé en wolof et traduit avec bienveillance par Cheikh, nous avons été bénis par l'assemblée. Une petite prière a été récitée pour nous protéger et nous souhaiter bonne chance, en nous appelant les "Djembas", ce qui signifie "valeureux soldats" en wolof. Nous étions déterminés. Le chef du village nous a ensuite conviés chez lui pour partager un délicieux Thiéboudiène. Ce moment restera gravé dans nos mémoires comme l'un des instants les plus comiques de la mission. Le plat était disposé dans une magnifique vaisselle, et son parfum envoûtant éveillait nos sens. La faim nous tenaillait au point que nous ne rêvions que d'une chose : nous précipiter pour savourer ce festin. Nous avons reçu nos cuillères, et comme des athlètes prêts à bondir sur la piste, nous attendions impatiemment le signal de départ. Enfin, il est venu, et nous

avons plongé nos cuillères dans le plat avec une frénésie affamée. Nous mastiquions, nous mastiquions, et miam, c'était divin ! Soudain, une sensation désagréable a envahi nos palais. Nous sommes devenus tous rouges, comme si nous avions été dupés. En se regardant mutuellement, la compréhension s'est installée : c'était le piment ! Le plat était si épicé que chaque bouchée était devenue une épreuve d'endurance.

Brûlés par le piment et affamés, nous avons finalement pris la décision de rentrer afin de nous reposer. Lorsque nous avons déposé nos valises, nous n'avions pas eu l'occasion de visiter les chambres. La surprise fut donc grande lorsque nous avons finalement découvert nos hébergements. Les chambres étaient vétustes, imprégnées de sable, mais au moins, elles étaient équipées de lits confortables et de climatisation. Cependant, la véritable épreuve fut la découverte de la salle de bains. Il n'y avait pas d'eau courante, et nous devions nous doucher à l'aide de seaux d'eau. De même, nous devions verser de l'eau dans les cuvettes après avoir utilisé les toilettes. Selon le gérant des lieux, "la pression n'est pas assez forte" pour que l'eau parvienne jusqu'au premier étage.

Ensuite, en tant que vice-président, en compagnie du président, nous avons organisé une réunion avec Cheikh et Badara pour discuter de la manière dont nous allions financer les travaux. La situation était particulièrement délicate car il n'y avait pas de guichet automatique disponible ici, ce qui signifiait que nous devions trouver une solution pour obtenir de l'argent liquide sur place. Après une discussion approfondie, nous sommes parvenus à un accord commun : Cheikh allait nous avancer les fonds nécessaires, et nous nous engageons à les rembourser une fois de retour en France.

Après avoir reçu une avance financière conséquente de Cheikh, je suis parti en compagnie d'Ivan et de Badara vers notre quartier général, un lieu qui allait devenir un sanctuaire quotidien pour notre mission : la quincaillerie. Dirigée d'une main experte par Cheikh Bouso, un entrepreneur sénégalais qui avait amassé sa fortune dans le domaine de la construction, cet endroit était une véritable mine d'or pour nous. La quincaillerie se dressait comme un sanctuaire de métal et de bois, un bâtiment imposant dont la façade blanche éblouissante se découpait contre le ciel azuré. L'air était imprégné de l'odeur caractéristique du métal, du bois fraîchement coupé. À l'intérieur, des étagères colossales s'élevaient jusqu'au plafond, chaque étagère contenant une abondance d'outils et de fournitures pour le bâtiment. Les rayons étaient organisés avec une précision militaire, regorgeant de vis de toutes tailles, de boulons en acier étincelant, d'instruments de mesure, et d'articles de quincaillerie de toutes sortes. Nous y avons donc passé commande de plusieurs palettes de briques et de tonnes de ciment, des matériaux essentiels pour démarrer nos travaux de construction.

Le lendemain, nous nous réveillons et partons vers le chantier à 9h. Le début du chantier a été marqué par une rencontre primordiale avec les maçons qui allaient devenir nos guides dans le monde de la construction. Équipés de marteaux uniquement, nous

avons entrepris la tâche herculéenne de casser les sols existants. C'était une étape extrêmement difficile, demandant une grande endurance physique. Le bruit retentissant des marteaux et la poussière qui s'élevait en tourbillons nous enveloppaient, créant une atmosphère de travail intense. Malgré les défis physiques qui se dressaient devant nous, nous avons partagé un moment précieux de camaraderie, nous relayant à tour de rôle pour travailler efficacement sans nous épuiser outre mesure. Les maçons, forts de leur expérience inestimable, nous ont guidés en nous montrant leur savoir-faire, nous initiant aux bases du secteur de la construction. Chaque coup de marteau était une leçon, chaque inhalation de poussière une preuve de notre détermination inébranlable.

Au bout de deux, voire trois heures de travail acharné, les femmes du village, soucieuses de nous donner des forces, sont venues à notre rencontre avec des petits beignets, du thé fumant et du café revigorant. Ces beignets étaient d'une qualité exceptionnelle, croustillants à l'extérieur et incroyablement fondants à l'intérieur. Chaque bouchée était une explosion de saveurs, une délicieuse combinaison de textures qui régalaient les papilles. Ces délicieux beignets, qui nous étaient servis chaque jour, étaient devenus notre réconfort quotidien. Ils représentaient bien plus que de simples mets ; ils étaient le symbole de l'accueil chaleureux et de la générosité de la communauté locale.

Après avoir repris le travail sous le soleil brûlant, nous avons rapidement été épuisés par la chaleur écrasante. Nous nous sommes retrouvés à bout de forces, et l'idée de faire une petite sieste sous l'ombre bienvenue d'un arbre était irrésistible. Nous nous sommes allongés, chacun de notre côté, fermant les yeux pour profiter d'un court moment de repos. La douce brise qui soufflait à travers les feuilles de l'arbre était comme une caresse rafraîchissante. C'était un moment de détente bien mérité au milieu d'une journée de travail intense. Cette sieste à 13h était vite devenu un rituel quotidien. Ensuite, vers 15 heures, nous étions conviés à un déjeuner chez le chef du village. Chaque jour, il nous offrait avec une générosité touchante un délicieux thiéboudiène, soigneusement préparé par ses épouses.

L'après-midi, vers 16 heures, et ce jusqu'à 18 heures, nous organisions des activités avec les enfants du village. Une séparation naturelle se produisait assez rapidement, les garçons se lançant dans des parties de football endiablées, tandis que les filles préféraient jouer à la marelle. C'était un moment de divertissement et de complicité avec les jeunes du village, où les rires et les sourires étaient au rendez-vous. Ces instants de jeu étaient l'occasion parfaite pour tisser des liens avec les enfants de Kouré-Mbatar et découvrir leur joie de vivre contagieuse.

Les jours qui ont suivi ont suivi un schéma similaire, où nous nous sommes progressivement intégrés dans la communauté locale. Les enfants du village jouaient de plus en plus avec nous, renforçant nos liens avec eux. De plus en plus de personnes venaient nous observer pendant que nous travaillions, ils nous regardaient avec admiration et

une profonde reconnaissance pour nos efforts. Chaque jour, nous étions témoins de la générosité et de la bienveillance des habitants de Kouré-Mbatar, et cela nous motivait encore plus à poursuivre notre mission avec détermination et engagement.

Cinq jours après le début de nos travaux, Astou la directrice de l'école nous informe que nous sommes invités par le chef inspecteur. D'après ce que j'ai pu comprendre, il s'agit, au Sénégal, du poste administratif le plus élevé dans l'éducation nationale, juste en dessous du ministre. Chaque "chef inspecteur" est responsable d'une région, et dans notre cas, il s'agissait du chef inspecteur de la région de Thiès, où se trouve notre village. Cette rencontre, prévue un vendredi matin, avait pour but de nous remercier pour notre travail. Lorsque nous sommes arrivés sur place après un trajet de 1h30, j'ai été profondément surpris. Tout d'abord, l'endroit en lui-même était différent des attentes. Nous nous attendions à être accueillis dans un grand bâtiment administratif, car appartenant au ministère de l'Éducation nationale et étant le plus important de la région pour ce ministère. En réalité, nous avons été reçus dans une sorte de maison. Dans une partie de cette maison, il était quasiment impossible de se déplacer en raison de la quantité de personne. Les bureaux étaient les uns sur les autres, avec des piles de documents partout. Bien sûr, il n'y avait pas de climatisation, et la température de plus de 30°C à l'intérieur était vite devenue étouffante. L'autre moitié de la maison était réservée à une seule personne : le chef inspecteur. Cet espace était climatisé, doté de fauteuils en cuir, d'une imprimante, de deux ordinateurs, et bien plus encore. Cependant, ce qui a été le plus choquant lors de la rencontre officielle était bien plus que ces aspects matériels. Dès le début, l'impression était étrange. Nous étions 7 à nous serrer sur 4 fauteuils, tandis que lui était au téléphone pendant 30 minutes sans nous regarder. Ensuite, la discussion a commencé. Initialement, il s'adressait à nous de manière très cordiale et amicale. Cependant, cela semblait être une façade qui cachait quelque chose d'autre. Je ne me sentais pas du tout à l'aise avec son discours. Il nous a remerciés pour notre venue et notre travail, soulignant à quel point l'éducation était d'une importance cruciale et précieuse pour le peuple sénégalais. Cependant, rapidement, son discours a changé. Il devenait de plus en plus autoritaire et imposant, alors que nous nous sentions de plus en plus petits. Il a multiplié les remarques passives-agressives, laissant entendre que nous lui causions un énorme déshonneur en venant rénover une école qui lui "appartenait" sans l'en informer. Il a utilisé à plusieurs reprises le terme "chef" pour se qualifier lui-même. Selon lui, nous aurions dû le contacter directement, car il était de son devoir de faire réaliser ces travaux, pas le nôtre. En résumé, c'était une heure entière de monologue où il nous remettait à notre place et nous rappelais sans cesse que c'était lui le chef, sans raison... Un moment très désagréable. Humilié et perplexe, nous avons décidé de ne pas en prendre rigueur et de continuer les travaux.

Les journées passent et le chantier avance. Peu à peu, de plus en plus de personnes se sont jointes à nous sur le chantier, en particulier les jeunes du village. Ils partageaient

notre désir que leurs jeunes frères et sœurs aient accès à une meilleure éducation. Ils nous ont appris des mots en wolof, la langue locale, et nous étions tous amusés par nos tentatives d'apprentissage mutuel. Je me souviendrai à jamais de ces moments emplis de rires et de joie. Les enfants du village adoraient nous voir nous débattre pour prononcer des mots en wolof, mais en même temps, cela leur procurait une immense satisfaction de nous voir faire cet effort. C'était une expérience de partage culturel unique. Et de temps en temps, nous arrivions à les surprendre. Un jour, alors que je remplissais un seau d'eau pour le verser sur le sable et les cailloux afin de préparer du ciment, j'ai dit à un jeune homme qui m'aidait : "bakhina", ce qui signifie "y en a assez, merci". Il était à la fois choqué et ravi. Il s'est mis à sauter de joie et à raconter l'anecdote à tous ses camarades. Ces petits moments de connexion et de compréhension mutuelle resteront gravés dans ma mémoire pour toujours.

Les travaux avancent à un rythme soutenu, et nous avons réussi à mener à bien plusieurs aspects du projet. La première étape, consistant à casser les sols des quatre classes, a été un travail physique éprouvant, mais notre détermination a été notre principale source de motivation. Une fois les sols démolis, nous avons entrepris de reconstruire les marches devant les classes, améliorant ainsi l'accès aux salles de classe pour les élèves. En plus de cela, nous nous sommes attelés à la réparation de nombreuses tables dans l'école, permettant ainsi aux élèves d'avoir un espace adéquat pour étudier. Cependant, nous avons rencontré quelques difficultés dans l'approvisionnement en briques, un élément essentiel pour la poursuite des travaux. Les négociations avec les fournisseurs étaient parfois compliquées, et les devis s'avéraient parfois incomplets, ce qui ralentissait notre progression. De plus, le retard dans la livraison d'un conteneur de matériaux a suscité des inquiétudes. Nous devons jongler avec ces défis logistiques tout en continuant à travailler sur le terrain. Malgré ces obstacles, notre équipe restait unie et déterminée à atteindre nos objectifs. Chaque jour de travail nous rapprochait un peu plus de la réalisation de notre projet, et cela nous motivait à persévérer malgré les difficultés.

Nous avons travaillé sans relâche pendant une semaine, et la fatigue commençait à se faire sentir. Nous avons donc pris la décision bien méritée de prendre une journée de repos à Dakar. Cette pause tant attendue nous a permis de découvrir la ville. Nous avons commencé notre journée en visitant le quartier des Almadies, avec ses plages magnifiques et son ambiance détendue. La brise marine nous a rafraîchi et nous a donné l'occasion de nous ressourcer. Ensuite, nous nous sommes dirigés vers le marché Sandaga, un lieu emblématique de Dakar. Là, nous avons été immergés dans l'effervescence du marché, avec ses étals colorés, ses commerçants animés et ses produits locaux variés. C'était une expérience sensorielle incroyable, avec des odeurs, des saveurs et des couleurs qui ont éveillé nos sens. Enfin, nous avons terminé notre journée en visitant d'autres quartiers de la ville, découvrant la richesse culturelle et la diversité de Dakar. Cette journée de repos nous a permis de recharger nos batteries, de découvrir la vie urbaine sénégalaise et

de mieux comprendre la culture locale. Après cette pause, nous sommes retournés sur le chantier avec une énergie renouvelée, prêts à poursuivre notre mission humanitaire avec un nouvel enthousiasme. Cependant, cette journée de repos n'était pas sans son lot de réflexions. J'étais soucieux que ce que nous faisons sur le chantier puisse être considéré comme du volontourisme. Je ressentais une part de culpabilité à l'idée de laisser les travaux un jour pour aller à Dakar. Cette question morale me hantait, mais je savais que notre intention sincère de contribuer positivement à la communauté locale guidait nos actions.

Comme une bonne nouvelle n'arrive jamais sans une mauvaise, Badara, notre précieux mentor, a dû nous quitter, une ombre de tristesse s'est abattue sur notre groupe. Il avait été à nos côtés bénévolement depuis le début de notre mission, et son départ laissait un vide que nous savions difficile à combler. Je n'ai pas beaucoup mentionné son rôle jusqu'à présent, mais cet homme était véritablement extraordinaire. Au fil des jours, j'avais développé une amitié sincère avec lui. Nous partagions de nombreux moments ensemble, notamment nos escapades fréquentes à la quincaillerie, où nous discussions de tout et de rien en riant de bon cœur. Badara avait veillé sur nous comme un grand frère, toujours préoccupé par notre bien-être et notre adaptation dans ce nouvel environnement.

Les jours passaient, et notre aventure avançait bien à cette étape. Les travaux sur le chantier avaient progressé de manière significative. Les salles de classe avaient été entièrement rénovées : les tableaux noirs étaient flambant neufs, les trous dans les murs avaient été comblés, et les murs repeints avec soin. Nous étions également en pleine construction de la nouvelle salle de classe, un projet qui prenait forme sous nos yeux. Au-delà des travaux, notre relation avec les enfants du village de Kouré-Mbatar devenait de plus en plus étroite. Nous connaissions pratiquement tous leurs prénoms, et dès qu'ils nous apercevaient, ils accouraient pour nous saluer et nous aider. Leurs visages rayonnaient d'enthousiasme, et leur gentillesse nous touchait profondément. Les enfants étaient adorables, et leur présence quotidienne ajoutait une dimension spéciale à notre mission. En fin de journée, lorsque nous rentrions chez nous à bord du pick-up, les enfants s'amusaient souvent à s'agripper à notre véhicule, désireux de nous accompagner un peu plus longtemps. Leurs rires et leur joie de vivre étaient contagieux, et chaque instant partagé avec eux était une source de bonheur pour nous tous.

Le dernier jour de notre mission a été des plus émouvants. Pour marquer cette occasion spéciale, les habitants du village de Kouré-Mbatar ont organisé une petite fête en notre honneur. Tous ensemble, nous avons dansé au rythme de la musique sénégalaise, notamment les chansons de Youssou N'Dour et de Wally Seck. La piste de danse était animée, et l'atmosphère était empreinte de joie et de convivialité. En signe de gratitude et de générosité, les habitants de Kouré-Mbatar nous ont offert à tous des

cadeaux précieux. Pour les hommes, nous avons reçu des vêtements locaux, authentiques et colorés, qui nous ont permis de nous imprégner davantage de la culture sénégalaise. Quant aux filles, elles ont eu la chance de recevoir de magnifiques robes traditionnelles. Ces cadeaux étaient bien plus que de simples objets, ils étaient le reflet de l'accueil chaleureux et de l'appréciation sincère que les habitants du village avaient pour nous. Chaque pièce était un trésor à la fois symbolique et esthétique, un rappel de l'expérience extraordinaire que nous avons vécue ensemble. La cérémonie s'est ensuite conclue par un discours émouvant de la part de la direction de l'école. Ils nous ont exprimé leur profonde gratitude pour notre engagement et nos efforts, soulignant l'impact positif que notre mission avait eu sur leur communauté. Ils nous ont donné leur bénédiction pour l'avenir, et leurs paroles chaleureuses ont touché nos cœurs. C'était un moment de partage et de reconnaissance, qui restera gravé dans nos mémoires à jamais.

La fin de ce premier acte est marquée par un profond sentiment de nostalgie et d'accomplissement. Nous quittons Kouré-Mbatar avec le cœur lourd, emportant avec nous des souvenirs inestimables, des liens tissés avec la communauté locale, et le sentiment d'avoir contribué positivement à cette petite école. Cette première étape de notre mission a été riche en émotions, en défis surmontés, et en moments de partage avec les habitants du village. Nous avons vécu une aventure humaine exceptionnelle, et bien que nous quittions ce lieu, nous emportons avec nous l'espoir que notre engagement a laissé une empreinte durable dans la vie de ces enfants et de cette communauté.

KOBILLO

Comme le veut le début de toute grande aventure, l'un des défis les plus ardues était de se rendre à Kobillo, qui se trouve à 10 heures de route de Dakar. Trouver un chauffeur pour nous y emmener s'est avéré être une tâche difficile. Il nous a fallu plusieurs jours de recherche et de stress avant qu'un habitant du village de Kouré-Mbattar veuille bien nous y conduire. Lors de notre départ, nous avons emmené avec nous Mohamed, notre nouveau mentor. Il tenait à faire le voyage en notre compagnie. C'était un homme de 30 ans, plutôt réservé, qui avait une réelle détermination à améliorer sa communauté et qui mettait tout en œuvre pour y parvenir.

Par ailleurs, le voyage a été long et fatigant, mais il nous a offert l'occasion de découvrir de nouveaux paysages. À mesure que nous avançons vers Kobillo, le climat devenait plus aride, et le paysage changeait progressivement. Les verdoyantes forêts laissaient peu à peu la place aux vastes étendues jaunâtres de la savane. On ne nous avait pas menti ! Comme nous l'avait dit les habitants de Kouré-Mbattar, il faisait effectivement plus chaud, avec un climat plus aride.

Lorsque nous sommes arrivés à destination, nous étions déboussolés. Kobillo se présentait comme un monde à part, éloigné de tout ce que nous connaissions jusqu'alors.

La langue locale, le pulaar (prononcé “poular”), était totalement étrangère pour nous, et nous avions du mal à communiquer avec les habitants. Les expressions, les accents, les coutumes étaient différentes de celles que nous avions expérimentées à Dakar. Même les tenues vestimentaires étaient différentes de celles que nous avions l’habitude de voir. Les habitants de Kobillo portaient des vêtements qui rappelaient ceux des populations sahariennes. Les hommes arboraient souvent des boubous, des turbans et des sandales en cuir. Ces tenues reflétaient à la fois la culture locale et les besoins climatiques de la région.

Immédiatement après, nous avons eu l’opportunité de faire la découverte de notre nouveau logement. Cette fois-ci, nous allions vivre chez l’habitant. Les habitants chaleureux de Kobillo avaient accepté de nous ouvrir leurs portes et de partager leur quotidien avec nous. Cette marque de générosité nous a profondément touchés. Toutefois cela signifiait également une détérioration de nos conditions de vie par rapport à ce que nous avions connu précédemment. Nous avons dû faire face à deux changements majeurs : la perte de nos lits confortables et l’absence de climatisation. Les lits que nous avions connus jusque-là étaient remplacés par des couchages plus simples, tels que des nattes ou des matelas posés sur le sol. Quant à la climatisation, elle était absente dans nos nouveaux logements. Le climat aride de Kobillo était bien différent de celui de Kouré, et nous allions devoir faire face à des températures plus élevées.

Par la suite, nous avons eu l’honneur de rencontrer les chefs des villages et les notables de Kobillo. Ces personnalités de premier plan exerçaient une influence capitale sur la vie et les projets de la communauté. Il était intéressant de constater que bon nombre d’entre eux étaient des expatriés qui vivaient en Europe, mais qui conservaient un profond attachement à leur terre d’origine. Ces chefs de villages et notables avaient la responsabilité de diriger Kobillo et de superviser tous les projets qui la concernaient. Ils nous ont offert leur bénédiction et ont prié pour notre réussite. Ce moment solennel et puissant nous a profondément motivés. Nous avons maintenant le soutien de la communauté locale, ce qui renforçait notre détermination à accomplir notre mission.

Une fois ceci fait, nous nous sommes dirigés vers le chantier, qui se trouvait à seulement 10 minutes de marche de notre logement. Il s’agissait d’un vaste lycée qui présentait de nombreux problèmes. Tout d’abord, le lycée n’était pas clôturé, ce qui signifiait qu’il n’était pas sécurisé. Effectivement, les intrusions fréquentes au sein de l’établissement perturbaient grandement l’environnement d’apprentissage. De plus, en raison de ces problèmes de sécurité, le lycée de Kobillo n’était pas éligible pour être un centre d’examen. Par conséquent, les élèves qui souhaitaient passer le baccalauréat devaient se rendre dans la ville voisine, ce qui représentait une contrainte importante pour eux. Les infrastructures étaient dans un état de délabrement avancé. Les salles de classe étaient dépourvues de mobilier adéquat, les murs étaient abîmés.

Cette situation m'a quelque peu embarrassé. J'avais l'impression qu'il y avait plus de travaux à accomplir que ce que nous avions initialement prévu, et nous étions perçus comme des sauveurs, chargés de résoudre tous les problèmes du lycée de Kobillo. Ce sentiment était d'autant plus gênant que nous ne disposions pas des fonds nécessaires pour réaliser même les travaux de base que nous avions planifiés. Notre expérience à Kouré-Mbatar avait déjà coûté plus cher que prévu, notamment en raison d'un devis incomplet qui n'avait pas pris en compte la livraison des matériaux sur le chantier. Cette réalité nous rappelait que les missions humanitaires impliquent souvent des défis imprévus et des contraintes budgétaires. Il était essentiel de faire preuve de transparence et de communication ouverte avec les chefs de village et les notables, afin de discuter de la portée réelle de notre mission et de trouver des solutions collaboratives pour faire face aux besoins prioritaires du lycée.

Face aux défis imprévus et aux contraintes budgétaires, nous avons pris la décision de lancer une collecte de fonds pendant notre mission humanitaire. Nous avons créé une cagnotte en ligne que nous avons partagée largement sur les réseaux sociaux et avec notre réseau personnel. Cette collecte était notre dernier recours pour rassembler les fonds nécessaires afin de terminer notre projet de rénovation du lycée de Kobillo. Nous avons sollicité le soutien de nos proches, de nos amis et même de personnes sensibles à notre cause sur les réseaux sociaux. Chaque don était une étape de plus vers la concrétisation de notre projet et la transformation du lycée en un environnement propice à l'apprentissage. La méthode de collecte de fonds que nous avons mise en place a par ailleurs porté ses fruits, sans elle nous n'aurions jamais pu terminer le projet.

La première nuit à Kobillo a été une expérience mémorable, mais pas nécessairement pour les bonnes raisons. Le climat était incroyablement chaud, et la chaleur était oppressante. Face à cette chaleur étouffante, nous avons décidé de dormir à la belle étoile, à la recherche d'un peu de fraîcheur sous le ciel étoilé. Allongés sur nos nattes, nous contemplions les étoiles et échangeions des histoires et des rires, essayant de nous adapter à cette nouvelle réalité. La différence entre notre expérience à Kobillo et celle à Kouré était frappante. Ici, nous vivions tous ensemble dans la même maison et partagions la même chambre, qui était en fait le toit de la maison. Cette expérience de vie commune était totalement différente de ce que nous avions vécu précédemment, mais elle s'est avérée être une expérience beaucoup plus agréable. À Kobillo, j'ai pu nouer de nouvelles amitiés avec des personnes que je connaissais moins bien à Télécom. La convivialité qui régnait entre nous était palpable, et nous partagions non seulement un toit, mais aussi des moments de rire, de partage et de solidarité. Cette proximité a renforcé notre cohésion en tant qu'équipe et a rendu notre mission encore plus significative. Je me suis rendu compte que c'était précisément pour ces moments d'interaction humaine authentique et pour les nouvelles amitiés que j'avais forgées que j'étais extrêmement heureux d'avoir fait le voyage jusqu'à Kobillo. C'était une expérience qui allait bien au-delà

du simple travail sur le chantier, une expérience humaine profonde et enrichissante.

Le lendemain, nous avons entamé les travaux en creusant des trous pour les fondations. Cette fois-ci, nous avons utilisé des pelles, car il n'y avait pas de structure existante à cet endroit, et nous devions construire de zéro. Creuser sous ce soleil brûlant s'est avéré extrêmement épuisant, et il était vraiment difficile de suivre le rythme des maçons qui semblaient effectuer ce travail herculéen avec une facilité déconcertante. Une fois les trous creusés, nous avons procédé au coulage du béton et à la construction des murs en utilisant les briques que nous avons fabriquées nous-mêmes cette fois-ci. Chaque brique posée représentait un pas de plus vers notre objectif. Cela procurait une satisfaction profonde.

Vers midi, lorsque nous étions invités à rejoindre notre logement pour le repas, nous avions l'habitude d'arriver à l'heure prévue, vers midi pile. Cependant, nous avons rapidement réalisé que les horaires étaient perçus différemment à Kobillo. Pour les habitants du village, le moment du repas était flexible, et il n'était pas rare que le plat ne soit finalement servi qu'à 15h, voire plus tard. Cette différence d'horaires a parfois mené à des situations comiques. À force d'attendre le repas qui tardait à être servi, il nous est arrivé à tous de nous retrouver dans une sorte de torpeur collective, épuisés par l'attente. Nous nous installions confortablement, et il n'était pas rare que certains d'entre nous finissent par s'endormir en attendant que le repas soit prêt.

Une autre difficulté s'est aussi ajoutée : la difficulté à trouver de l'eau potable en bouteille à Kobillo est devenue un problème majeur qui a suscité des inquiétudes légitimes. Contrairement à Kouré-Mbatar, où nous avions relativement facilement accès aux magasins pour acheter de l'eau en bouteille, Kobillo était une zone plus isolée, avec moins de commerces. C'est une chance que nous étions les seuls à acheter de l'eau en bouteille dans la région. Face à cette réalité, nous avons agi avec prévoyance en faisant des réserves d'eau, dévalisant littéralement tous les commerces où nous pouvions trouver des bouteilles d'eau.

Toutefois ce voyage à Kobillo a été l'occasion de rencontrer des jeunes adultes de parcours scolaire différents. Leurs domaines d'études variés en sciences politiques, en économie, en biologie et en journalisme reflétaient leur diversité d'intérêts et d'ambitions. Leur engagement envers le bien de leur village et de leur communauté était admirable, et nous avons trouvé un terrain d'entente dans notre mission humanitaire. Ces jeunes Sénégalais étaient déjà impliqués dans des actions similaires à l'échelle de leur propre village, et ils nous ont remerciés pour notre contribution à Kobillo, car cela correspondait parfaitement à leurs valeurs et à leurs aspirations. Pour célébrer cette collaboration, ils ont organisé un grand match de football sur un vrai terrain. Cependant, je dois avouer que nous n'étions pas du tout à la hauteur. Ils nous ont littéralement battus, mais le match a été l'occasion de rire et de partager un moment de convivialité malgré la

différence de compétences footballistiques. Cette expérience a renforcé les liens entre notre équipe et les jeunes du village, et elle nous a rappelé que, même dans des domaines différents, nous partagions un engagement commun.

Le lien entre notre équipe et les jeunes du village s'est encore renforcé lorsque nous avons commencé à donner des cours d'informatique. C'était un domaine qui leur était plutôt étranger, mais qui suscitait un grand intérêt. Au départ, nous avons repris les bases de logiciels comme Excel, Word et PowerPoint pour certains d'entre eux. Ensuite, nous avons introduit des sujets plus avancés, notamment en abordant le sujet des chatbots, de l'intelligence artificielle et même quelques cours de programmation en Python. Nous avons organisé nos cours en deux groupes. Certains membres de notre équipe enseignaient les mathématiques et la physique aux élèves du collège et du lycée, tandis que d'autres, dont moi-même, Ivan et Marie, donnaient des cours d'informatique aux élèves plus âgés du village. Cette expérience d'enseignement nous a permis de partager nos connaissances et nos compétences avec les jeunes du village, tout en renforçant encore davantage nos liens avec la communauté locale.

Cette deuxième partie de la mission à Kobilò était totalement différente de la première à Kouré-Mbatar. Ici, à Kobilò, nous avons vécu une expérience culturelle encore plus enrichissante. L'un des moments forts de notre séjour a été l'opportunité d'assister à un mariage traditionnel sénégalais. Le mariage était une célébration grandiose, pleine de couleurs, de danses et de musique. Les traditions et les coutumes locales étaient mises en avant, et nous avons été chaleureusement accueillis par les familles des mariés. Nous avons pu assister à toutes les étapes du mariage, depuis les préparatifs jusqu'à la cérémonie elle-même. Les mariés étaient magnifiquement vêtus, et leurs tenues traditionnelles étaient ornées de motifs splendides. Nous avons également eu l'honneur d'être invités à dîner chez un notable du village, un Belgo-Sénégalais qui était très respecté dans la communauté. Lors de ce dîner, ils nous ont offert une chèvre en signe d'hospitalité. Cette chèvre a été préparée et cuisinée pour le dîner du soir, et c'était un plat délicieux que nous avons partagé avec nos hôtes. Ce dîner a été marqué par la présence d'une griotte, une chanteuse traditionnelle sénégalaise qui a ajouté une touche musicale et culturelle à la soirée. Sa voix envoûtante nous a transportés dans un autre univers, et nous avons pu apprécier la beauté de la musique sénégalaise. Et enfin, pour clôturer notre séjour à Kobilò en beauté, nous avons eu la chance d'assister à un combat de lutte traditionnelle sénégalaise. La lutte est le sport national au Sénégal et revêt une importance culturelle majeure. Ce sport est suivi avec passion par la population, et les lutteurs sont des stars locales. Le combat que nous avons vu était une véritable démonstration de force, d'agilité et de stratégie. Les lutteurs se sont affrontés de nuit sur un terrain en plein air, sous les acclamations de la foule. La musique traditionnelle, les danses et les chants ont créé une atmosphère électrique et festive.

Le voyage s'est achevé sur une belle note, emplie de souvenirs inoubliables et de nouvelles amitiés. Nous avons quitté Kobillo avec le sentiment d'avoir accompli quelque chose de précieux, d'avoir contribué à améliorer la vie de la communauté et d'avoir partagé des moments forts avec des personnes exceptionnelles. Ce périple au Sénégal a été une aventure riche en enseignements, en découvertes culturelles et en rencontres humaines. Nous avons appris à mieux comprendre les réalités de ce pays, ses défis, mais aussi sa grande générosité et sa chaleur humaine. Bien que notre mission humanitaire se soit achevée, les liens que nous avons créés avec les habitants de Kouré-Mbatar et de Kobillo perdureront. Nous sommes repartis avec le cœur rempli de gratitude et d'espoir, conscients que notre action a eu un impact positif sur ces communautés. Ce voyage restera à jamais gravé dans nos mémoires, nous rappelant l'importance de la solidarité, de l'entraide et de l'ouverture d'esprit. Il nous a également permis de remettre en question certaines de nos préconceptions et de grandir en tant qu'êtres humains.

RÉFLEXIONS POST-MISSION

ENTRE PUDEUR ET TIMIDITÉ

Pendant notre séjour au Sénégal, j'ai été confronté à un mélange unique de pudeur et de timidité qui a caractérisé l'ensemble de mes interactions avec les habitants locaux. Cette dynamique était influencée par divers facteurs tels que la religion, les barrières linguistiques et le fait que les interactions sociales avec des personnes d'origine différente, en particulier des « blancs », étaient assez limitées.

Cette pudeur, ancrée dans la culture locale, créait une atmosphère empreinte de respect et de réserve, tandis que la timidité pouvait être perçue comme une réaction naturelle à l'inconnu. La pudeur se reflétait également dans leur manière de s'habiller : en dépit des températures atteignant les 39 degrés, ils arboraient constamment des vêtements longs. Cette pudeur, qui prenait essence de la religion (l'awra dans l'islam), reflétait une société profondément croyante et pratiquante. Par ailleurs la plupart des enfants parlent arabe, car avant de fréquenter les bancs de l'école, ces derniers ont étudié le coran dans des écoles coraniques.

Par ailleurs, je me rappellerai à tout jamais de ce moment où sous le doux soleil du Sénégal, alors que je m'asseyais près de l'ombre rafraîchissante d'un grand arbre, j'ai remarqué un enfant qui se tenait un peu à l'écart, jetant des regards curieux dans ma direction. Sa timidité était palpable, une lueur de curiosité dans ses yeux, mais teintée d'incertitude. Ses doigts jouaient nerveusement avec le bout de son t-shirt, ses pieds traçaient des dessins imaginaires dans le sable chaud. Finalement, avec un courage admirable, il s'est installé à mes côtés, son petit cœur battant la chamade. Son souffle semblait s'accélérer légèrement, et je pouvais sentir son appréhension mêlée à une excitation contenue. Je lui ai adressé un sourire chaleureux, espérant lui montrer que j'étais ouvert à la conversation malgré la barrière de la langue. Alors, dans un mélange de gestes hésitants et de mots en wolof, il a commencé à me parler. Sa voix était douce, presque murmurée, comme s'il avait peur de briser le silence magique qui nous entourait. Bien que je ne comprenais pas la totalité de ses mots, j'ai pu saisir quelques expressions familières et des gestes expressifs qui rendaient son discours compréhensible d'une manière presque intuitive. Il voulait jouer avec moi au football.

LA NOTION DU TEMPS, LA NON IMPORTANCE D'ÊTRE À L'HEURE, UN RETARD D'OFFICE

La partie de mon séjour qui m'a particulièrement étonné concernait la perception du temps. Dans la culture locale, l'importance accordée à la ponctualité différait grandement de ce à quoi j'étais habitué. La notion du temps semblait fluide, presque malléable, et le concept d'être à l'heure n'avait pas la même urgence qu'en Occident.

J'ai vite réalisé que le rythme des activités quotidiennes était guidé par une philosophie plus détendue. Les horaires n'étaient pas aussi rigides, et la notion de retard n'avait pas la même connotation négative. Il y a eu de nombreuses occasions où nous devions attendre certaines personnes pendant plus d'une heure. Cette réalité était largement influencée par les températures élevées. La chaleur était telle que la véritable journée ne semblait débiter qu'à partir de 16 heures. La majorité des individus restent éveillés tard dans la nuit, menant leurs activités. J'ai eu par exemple l'opportunité d'observer de nombreuses personnes en train de faire leur jogging à 22 heures.

Nous avons fait l'expérience de cette perception du temps, qui nous a été imposée, à de nombreuses reprises. Cela s'est produit non seulement tous les midis lorsque nous attendions pendant des heures le repas, mais aussi chez l'inspecteur, où il a mis plus d'une heure avant de nous adresser la parole. Cependant, il y a eu une occasion où cette attente excessive a atteint un point critique, devenant "la fois de trop". Le dernier jour à Kobilò, notre départ pour Dakar était soigneusement planifié. Nous avions minutieusement préparé cette étape plusieurs jours à l'avance, choisissant de prendre la route dès 4 heures du matin pour échapper à la chaleur accablante et pour pouvoir profiter de Dakar dès notre arrivée. Nous nous étions mis d'accord avec le chauffeur, insistant particulièrement sur l'heure de départ : "4 heures précises", avait-il promis.

Le jour tant attendu est arrivé, et à 3h30 du matin, nous nous préparons avec diligence, vérifiant une dernière fois que nous n'avons rien oublié. Nous descendons nos valises et on se met sur le bord de la route en anticipation. À l'horizon, il n'était pas encore visible, mais il est normal qu'il ait pris un léger retard. Les minutes s'écoulent, mais toujours pas de signe de sa présence. 4h05... 4h10... 4h15... 4h30... et toujours rien. Le désespoir commence à poindre, alors je décide d'appeler tous ceux avec qui nous avons interagi : Djibril, Mamadou Ba, Mohamed... Cependant, personne ne répond, tous demeurent dans un silence impénétrable. Le silence de la nuit devient lourd et je commence à perdre espoir.

Désespérés, nous nous sommes tous allongés tous sur le côté de la route, scrutant chaque véhicule qui passe en espérant qu'il soit le nôtre. Après le passage de trois bus, deux motos et un van, enfin, une voiture au loin nous fait un appel de phares. Il est enfin arrivé. Il est 5h50...

LA PLACE DE LA FEMME AU SÉNÉGAL

À kouré et à kobilò, ce qui m'a le plus surpris, c'était la distinction entre les hommes et les femmes. Cette distinction est profondément enracinée dans la société sénégalaise. De mon point de vue, ayant vécu en France, cette distinction semble parfois être sexiste et parfois davantage culturelle. Mais en tout honnêteté je m'y attendais clairement. Ayant vécu en guinée, j'étais persuadé qu'il y allait avoir certaines similitudes, notamment un

sexisme et machisme permanent.

Cependant, ce qui a été particulièrement difficile à vivre, c'est de voir mes camarades faire face à une série de questions intrusives tout au long de la journée. Elles étaient constamment interrogées sur leur statut marital, sur le choix de travailler sur le chantier, souvent accompagnées de remarques du genre : "Pourquoi tu travailles au chantier ? C'est un travail destiné aux hommes, non ?" Ces interrogations incessantes étaient non seulement déplaisantes, mais elles témoignaient aussi d'une pression sociale qui pesait sur nos amies, les forçant à justifier leurs choix et à endurer un traitement discriminatoire simplement en raison de leur genre.

Heureusement, une femme forte était là pour nous apporter son soutien : Adtou, la directrice de l'école. Elle se distinguait par sa grande gentillesse et jouissait d'un immense respect au sein du village. Elle a joué un rôle essentiel en aidant notamment les filles du groupe à s'intégrer harmonieusement dans la communauté et à échapper au harcèlement. Grâce à sa présence et à son appui précieux, nos amies ont pu se sentir plus en sécurité et mieux intégrées, ce qui a grandement contribué à notre expérience positive dans le village.

De plus, je n'oublierai jamais ce moment où Astou a pris l'initiative de confronter le chef inspecteur en lui faisant remarquer qu'il était à l'origine de l'erreur et que c'était à lui de se rendre sur le chantier pour observer. Pendant tout le temps que le chef inspecteur s'adressait à nous et nous faisait la leçon, elle préparait des preuves sur son téléphone pour étayer ses arguments. Une fois que le chef inspecteur a fini de s'exprimer, dans un silence solennel, elle s'est dressée pour le remettre à sa place. J'étais à la fois ébahi et profondément impressionné par son courage et sa ténacité.

POLITIQUE ET PASSÉ COLONIAL

La situation politique et le passé colonial du Sénégal, notamment en lien avec les événements actuels impliquant Ousmane Sonko et les diverses manifestations, sont des aspects d'une importance considérable. Cela s'est aussi ressenti dans nos différentes interactions. Dès notre arrivée, il était évident que pour comprendre et s'engager dans des discussions concernant la politique locale, une impartialité rigoureuse était essentielle. Nous devions veiller à ne jamais choisir de camp afin de préserver l'harmonie et d'éviter de froisser nos interlocuteurs, qu'ils aient des opinions diverses sur la question. C'était une équation délicate à résoudre, car nous voulions respecter la sensibilité des personnes que nous rencontrions tout en cherchant à saisir les nuances complexes de la situation politique.

Ainsi notre tactique tout au long de notre voyage a été de tout simplement acquiescer et d'écouter attentivement, évitant ainsi de prendre position et de risquer de heurter

quelqu'un. Dans ce contexte politique dynamique, notre objectif était de faciliter les échanges plutôt que de susciter des débats enflammés.

Cependant, il était extrêmement difficile d'éviter la question politique. Un jour, alors que nous écoutions la radio dans la voiture de Badara, il a affiché un air curieux et m'a demandé mon avis sur la situation actuelle. J'ai répondu de manière évasive, marmonnant quelques banalités. Puis, avec un sérieux manifeste, il m'a lancé : "Mais tu ne peux pas soutenir Macky Sall, c'est un dictateur qui bafoue la démocratie." À cet instant, je me suis retrouvé totalement embarrassé, essayant de souligner que je ne prenais pas parti et que tout ce que je souhaitais, c'était la paix au Sénégal. Ce fut un moment très gênant qui illustre à quel point les discussions politiques pouvaient être délicates et passionnées au Sénégal.

Enfin, le poids du passé colonial était perceptible dans les regards et dans les mots. Souvent, j'entendais des gens exprimer leur ras-le-bol envers la France, les accusant de piller les richesses du pays. Cependant, l'un des moments les plus difficiles pour moi s'est produit lors de la rénovation des tables de Kouré Mbattar. Alors que je m'activais sur le chantier, un jeune homme s'approcha de moi pour engager la conversation. Je lui proposai de m'aider, mais il répondit avec une certaine gêne : "Non, je ne sais pas faire, je ne l'ai jamais fait." Je lui fis remarquer que moi non plus, je n'avais jamais réparé de table avant d'arriver ici. Avec un sourire timide, il lâcha : "Oui, mais toi, tu es blanc, tu sais tout faire de toute façon." Cette phrase m'a glacé le sang et a profondément touché mon cœur. J'étais profondément attristé pour cette jeune génération sénégalaise qui continue de porter le fardeau du passé colonial. Elle devait encore faire face à des stéréotypes et à des attentes injustes, renforcés par des décennies d'histoire complexe.

L'AMOUR DANS TOUTE SA COMPLEXITÉ

L'amour au Sénégal, comme dans de nombreuses autres sociétés, est une notion complexe qui est profondément influencée par la religion et la culture du pays. En effet, la culture sénégalaise est fortement imprégnée de valeurs religieuses et traditionnelles. La famille occupe une place prépondérante, et les mariages arrangés sont encore courants. Les parents jouent un rôle central dans le choix du conjoint, et leur approbation est cruciale. Les unions sont souvent perçues comme un moyen de renforcer les liens familiaux et communautaires, et non seulement comme une affaire individuelle.

L'histoire de Djibril à Kobilu illustre bien la pression sociale qui peut peser sur les individus en matière d'amour et de relations au Sénégal. La scène se déroulait sous le ciel étoilé de Kobilu, alors que nous étions tous rassemblés autour d'une grande table dressée pour le dîner. Les conversations animées et les rires accompagnaient le repas savoureux préparé par nos hôtes sénégalais. Parmi nous se trouvait Djibril, un de nos compagnons de voyage habituellement enjoué et souriant, mais ce soir-là, il semblait enveloppé d'un

nuage sombre de tristesse. C'est alors qu'une de ses meilleures amies est venue vers moi, soucieuse de partager le fardeau qui pesait sur lui. Elle m'a confié que Djibril avait perdu sa petite amie, son amour, à cause d'une situation délicate. Un homme sénégalais vivant à Dakar avait fait irruption dans leur histoire, demandant la main de sa bien-aimée sans aucun avertissement préalable. La famille de la jeune femme avait accepté cette demande, suivant les traditions et les coutumes sénégalaises, sans même consulter Djibril ni lui donner l'opportunité de se défendre. La nouvelle de la perte de sa bien-aimée avait brisé le cœur de Djibril, lui arrachant la joie et l'espoir qu'il avait placés dans cette relation. Le plus dur pour lui fut peut-être le fait qu'il nous a lui-même accompagnés au mariage auquel nous étions tous conviés. Le jour du mariage, alors que nous nous préparions pour l'événement, Djibril avait un air mélancolique et résigné. Il portait un costume impeccable, mais ses yeux reflétaient une tristesse profonde.

Pour conclure sur une note positive, je souhaite partager ce dernier souvenir qui m'a profondément marqué, illustrant que l'amour n'a pas de limites en termes d'âge et que l'insouciance des enfants peut défier toutes les conventions de l'amour sénégalais. En effet, alors que chaleur sénégalaise pèse sur nos épaules comme une couverture étouffante. Aujourd'hui, notre mission consiste à transporter de lourds seaux de ciment vers le chantier de construction de l'école locale.

Alors que je m'efforce de soulever ces seaux, mes mains tremblantes sous son poids, un enfant du village s'approche de moi. Tout le monde l'appelle ici Carvajal, en référence à son joueur de football préféré. C'est un garçon timide aux yeux profonds et au sourire réservé. D'un regard insistant, il me fixe. Ses doigts jouent nerveusement avec le bout de son t-shirt. Il y a une odeur presque palpable de timidité et d'excitation qui flotte dans l'air. Il me fait un signe de la main, il veut que je me baisse un peu. Il s'approche de moi, tout tremblotant, et me dit ... « je l'aime! ».

D'abord désemparé, je ne comprends pas ce qu'il veut dire? Qui? QUOI? OÙ?

Tout en traçant avec ses pieds des dessins imaginaires dans le sable chaud, il pointe du doigt une de ses camarades de jeux et souris niaisement.

Je suis touché par la sincérité de ses paroles. Sa déclaration d'amour dans ce contexte inattendu, sous le soleil brûlant du Sénégal, était empreinte d'une beauté poignante. Je savoure chacun de ses mots avec une intensité particulière. Les seaux de ciment me semblent soudainement moins lourds, comme si portés par la puissance de son amour.

Engagement Authentique et Émerveillement Humanitaire

Dans le creux des terres sénégalaises, je vous emmène dans une aventure d'engagement, d'amitié et de découverte, révélant une mission humanitaire mémorable. Au fil des pages de "Engagement Authentique et Émerveillement Humanitaire", je vous transporte dans un voyage émotionnel à travers les régions de Kouré-Mbatar et Kobilou, partageant les expériences édifiantes qui ont marqué mon chemin.

